

En couverture : Hervé Pierre, Catherine Samie.
Ci-dessous : Suliane Brahim, Hervé Pierre. © Brigitte Enguérand



Réunion
des Musées Nationaux
Grand Palais

Peer Gynt

CE PRINTEMPS, LA COMÉDIE-FRANÇAISE ET LE GRAND PALAIS ont un projet en commun. Vingt-neuf représentations inédites de *Peer Gynt* d'Henrik Ibsen sont programmées dans le nouveau cadre du Salon d'Honneur, dont cette série exceptionnelle marque l'inauguration après plusieurs dizaines d'années de fermeture. C'est l'hommage rendu par le Grand Palais à l'une de nos plus illustres institutions culturelles. C'est avec un réel enthousiasme que la Réunion des musées nationaux – Grand Palais et la Comédie-Française se sont ainsi lancées dans l'aventure.

Fondée par le Roi Louis XIV en 1680, sept ans après la mort de Molière, la Comédie-Française n'a depuis cessé de se réinventer à travers les dramaturges qui l'ont inspirée, les comédiens qui l'ont animée et les hommes et les femmes qui la font vivre. Pendant le temps où la mythique Salle Richelieu est fermée pour travaux, la troupe renoue avec son histoire et sort de ses murs.

Le Grand Palais est un des monuments préférés des Français. Il a été édifié par la III^e République à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900, et conçu pour être, comme l'indique son frontispice, « un monument dédié à la gloire de l'art français ». Il a été bâti selon les technologies les plus modernes de l'époque en matière de combinaison de verre, d'acier, de pierre et de béton. Depuis plus d'un siècle, il a toujours accueilli l'art et la création sous toutes leurs formes.

Nos deux institutions ont en commun la quête d'une identité toujours renouvelée. La production de l'œuvre d'Ibsen, brillamment mise en scène par Éric Ruf, est la rencontre de ces deux volontés. Voyant dans cette pièce une métaphore de l'éternel retour, il a imaginé une grande route sur laquelle défilent, dans un troublant jeu de miroirs, nos fantômes intérieurs. Nous saluons l'inventivité du metteur en scène, l'énergie et le talent que la troupe a offerts au texte original d'Ibsen. Ils seront sans nul doute justement récompensés par la ferveur du public venu les applaudir.

JEAN-PAUL CLUZEL

Président
de la Réunion des musées nationaux – Grand Palais

MURIEL MAYETTE

Administratrice générale
de la Comédie-Française



Les Nouveaux Cahiers
de la Comédie-Française

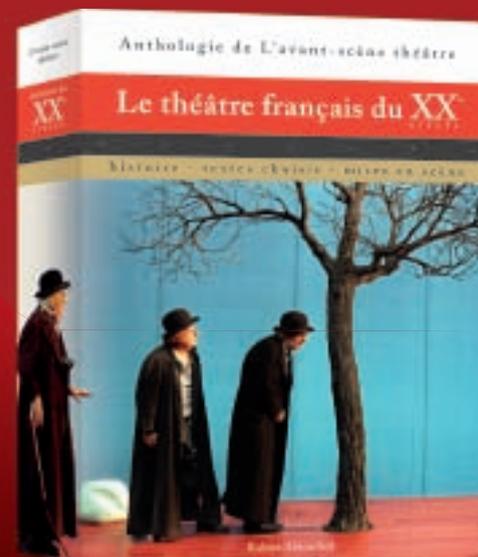


n°1 Bernard-Marie KOLTÈS | n°2 BEAUMARCHAIS | n°3 Ödön von HORVÁTH | n°4 Alfred de MUSSET | n°5 Alfred JARRY | n°6 Dario FO | n°7 Georges FEYDEAU | n°8 Tennessee WILLIAMS | n°9 Carlo GOLDONI | hors-série Pierre DUX | hors-série La Comédie-Française | À paraître hors-série les métiers du plateau | Ces publications sont disponibles en librairie, dans les boutiques de la Comédie-Française et sur www.boutique-comedie-francaise.fr | Prix de vente 10 €.

Éditions L'avant-scène théâtre

Le théâtre français du XX^e siècle

direction Robert Abirached



Les auteurs, les œuvres, les grandes idées
présentés et commentés par les meilleurs
spécialistes et les metteurs en scène de référence

Disponible en librairie
ou sur www.avant-scene-theatre.com





présentent
au Salon d'Honneur du Grand Palais

Peer Gynt

de Henrik Ibsen

texte français de François Regnault

DU 12 MAI AU 14 JUIN 2012, relâche le mardi
durée 4h45 avec 2 entractes

Mise en scène et scénographie d'Éric Ruf

Costumes Christian LACROIX | Lumières Stéphanie DANIEL | Musique originale Vincent LETERME | Travail chorégraphique Gylsleïn LEFEVER | Réalisation sonore Jean-Luc RISTORD | Collaborateur artistique Léonidas STRAPATSAKIS | Assistante à la mise en scène Alison HORNUS | Assistante à la scénographie Dominique SCHMITT | Maquillages Carole ANQUETIL | Le décor et les costumes ont été réalisés dans les ateliers de la Comédie-Française.

avec

Catherine SAMIE.....	Åse
Catherine SALVIAT.....	la Mère de Solvejg, une fille des pâturages, une villageoise, une fille du désert, une folle, un troll
Claude MATHIEU.....	Kari, la Mère du marié, une fille des pâturages, un troll, une fille du désert, une villageoise
Michel FAVORY.....	le Passager inconnu, Von Eberkopf, le Père du marié, un troll, un villageois
Éric GÉNOVÈSE.....	le Prêtre, un troll, un villageois, un singe
Florence VIALA.....	la Femme en vert, Anitra, une villageoise
Serge BAGDASSARIAN.....	le Roi des trolls, M. Ballon, un eunuque
Hervé PIERRE.....	Peer Gynt
Bakary SANGARÉ.....	Aslak, le Fellah, l'Enfant troll, le Gardien du harem, un marin

Stéphane VARUPENNE.....	le Fondateur de bouton, Master Cotton, le Cuisinier, un troll, un singe, un villageois
Gilles DAVID.....	le Père de Solvejg, Trumpeterstråle, le Capitaine, le Troll de cour, le Maire, un singe
Suliane BRAHIM.....	Solvejg, une fille du désert, un troll
Nâzim BOUDJENAH.....	le Maigre, Uhu, le Marié, un troll, un singe, un marin
Jérémy LOPEZ.....	Begriffenfeldt, un troll, un singe, un marin, un villageois
Adeline D'HERMY.....	Ingrid, une fille du désert, une folle, un troll, une villageoise
et les élèves-comédiens de la Comédie-Française	
Romain DUTHEIL.....	Hussein, une fille du désert, un troll, un marin, un villageois
Cécile MORELLE.....	une fille des pâturages, une fille du désert, une folle, un troll, une villageoise
Émilie PREVOSTEAU.....	Helga, un mousse, une fille du désert, une folle, un troll
Samuel ROGER.....	un villageois, le Mauvais Garçon, un troll, un singe, un marin
Julien ROMELARD.....	un villageois, une fille du désert, un troll, un marin
et les musiciens	
Floriane BONANNI.....	violon, une villageoise, un troll, un singe
Hervé LEGEAY.....	guitares, un villageois, un troll, un singe
Vincent LETERME.....	claviers et accordéon, un villageois, un troll, un singe
Françoise RIVALLAND.....	cymbalum et percussions, une villageoise, un troll, un singe

Avec l'aide précieuse de Monsieur Basit Igtet et de Madame Belen Canovas.



La troupe de la Comédie-Française

AU 3 MAI 2012



Les comédiens de la troupe présents dans le spectacle sont indiqués en rouge.

Sociétaires honoraires

Gisèle Casadesus, Micheline Boudet, Jean Piat, Robert Hirsch, Ludmila Mikaël, Michel Aumont, Geneviève Casile, Jacques Sereys, Yves Gasc, François Beaulieu, Roland Bertin, Claire Vernet, Nicolas Silberg, Simon Eine, Alain Pralon, Catherine Saubert, Catherine Ferran, Catherine Baras, Catherine Hiegel, Pierre Vial.



Au premier plan : Michel Favory, Nâzim Boudjenah, Adeline d'Hermy, Claude Mathieu ; au deuxième plan : Vincent Leterme, Cécile Morelle, Samuel Roger, Éric Génovèse, Françoise Rivalland, Romain Dutheil, Florence Viala, Bakary Sangaré ; au troisième plan : Jérémy Lopez, Floriane Bonanni, Hervé Legeay, Julien Romelard, Stéphane Varupenne. © Brigitte Enguérand

Peer Gynt

BIEN QUE LIÉ À SOLVEJG, Peer Gynt déshonore une jeune mariée en pleine fête nuptiale. Acculé à la fuite, il se lance dans une quête effrénée d'aventures qui le conduisent dans les montagnes où il rencontre, comme dans un rêve, trois filles des pâturages puis le Roi des trolls. Après avoir séduit sa fille, la Femme en vert, et s'être confronté sans succès à la devise « Suffis-toi toi-même », il reprend la route et revient chez sa mère, Åse, qui se meurt. On le retrouve vingt ans plus tard en Afrique, où il est devenu un riche marchand d'esclaves vivant dans la débauche. Fantasque,

Peer Gynt
*Une pelure, courte mais drue,
 c'est l'érudit des temps passés.*

ACTE V

rêveur, poète, il croise, au cours de ce périple épique et fantastique, une foule de personnages qui, tous à leur manière, abordent avec lui la question de l'identité : « Qu'est-ce qu'être soi-même ? » Tour à tour marginal, capitaliste, prophète, Peer Gynt traverse les époques et les sociétés avant de comprendre, de retour en Norvège, la vacuité de l'existence.

Henrik Ibsen

S'INSPIRANT DES CONTES populaires norvégiens, Henrik Ibsen (1828-1906), alors exilé en Italie, écrit en 1867 *Peer Gynt*, sous-titré « poème dramatique ». C'est en 1874 que le dramaturge demande à Edvard Grieg de composer la musique de scène de la pièce. Deux ans plus tard, *Peer Gynt*, amputé du quatrième acte, enfin monté au Théâtre national de Christiania, aujourd'hui Oslo, rencontre un immense succès public. Cette œuvre réputée inclassable est une

gageure pour les comédiens embarqués dans cette aventure au long cours où le tragique côtoie le comique, où le grotesque bouscule le sublime. Multipliant les décors, les époques et les personnages, Ibsen s'affranchit des contraintes matérielles de la scène, et invente une forme de théâtre total, propre à embrasser tous les questionnements, politiques, poétiques et métaphysiques, qui marquent la modernité de son œuvre.

Éric Ruf

ÉRIC RUF EST LE 498^e SOCIÉTAIRE de la Comédie-Française. Parallèlement à sa carrière au cinéma et à la télévision, il a travaillé au théâtre notamment sous la direction d'Alain Françon, Jacques Lassalle, Patrice Chéreau, Anatoli Vassiliev... En tant que scénographe, il a conçu les décors pour Denis Podalydès de *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand, *Fantasio* d'Alfred de Musset, *Le Mental de l'équipe* d'Emmanuel Bourdieu, *Le Cas Jekyll* de Christine Montalbetti, *Fortunio* d'André Messager et *Don Pasquale* de Donizetti ; pour Clément Hervieu-Léger de *La Critique de l'École des femmes* de Molière et de *La Didone* de Cavalli ; pour Véronique Vella, du *Loup* de Marcel Aymé ; pour Émilie Valantin de *Vie du grand Dom Quichotte* et du *gros Sancho Pança*. Il a signé dernièrement la scénographie du

ballet *La Source* chorégraphié par Jean-Guillaume Bart à l'Opéra Garnier. Il a coécrit et mis en scène avec la compagnie d'Edvin(e) *Du désavantage du vent* et *Les belles endormies du bord de scène*. Il a également signé la réalisation d'un spectacle conçu autour des tragédies de Robert Garnier : *Et ne va malheur de mon malheur ta vie* au Studio-Théâtre de la Comédie-Française. Il a dirigé à l'opéra le *Récit de l'an Zéro* de Maurice Ohana et *L'Histoire de l'an Un* de Jean-Christophe Marti. Dernièrement, en collaboration avec Emmanuel Bourdieu et Denis Podalydès, il a mis en scène *Le Cas Jekyll* de Christine Montalbetti. Prix Gérard Philipe de la Ville de Paris, il a reçu en 2007 les Molière du décorateur et du second rôle masculin pour *Cyrano de Bergerac*.

Peer Gynt, par Éric Ruf

Une pièce de troupe

J'ai eu la chance de jouer le rôle de Peer Gynt en 1996, sous la direction de Philippe Berling au Théâtre du Peuple de Bussang, dans les Vosges. Outre l'exception, dans une carrière d'acteur, d'interpréter un personnage aussi riche, s'étirant sur trois âges de la vie durant plusieurs heures de représentation, j'ai gardé de cette expérience une connaissance empirique de la pièce, le sentiment intérieur d'une navigation « à l'estime » mêlant lectures et pratiques qui me donnent aujourd'hui l'envie de m'attaquer à cette œuvre inclassable, à ce monstre, en tant que metteur en scène. Il y a quelques saisons, Muriel Mayette a demandé au Comité d'administration de la Comédie-Française de réfléchir à la façon dont on pourrait monter – avec toutes les contraintes que pose l'alternance à la Salle Richelieu – des pièces longues, des œuvres comme *Lulu*, *Le Soulier de satin* ou *Peer Gynt*. Dans le cadre habituel des productions de notre théâtre c'est impossible, mais lorsque l'occasion nous a été offerte d'inaugurer le Salon d'Honneur du Grand Palais, *Peer Gynt* s'est alors imposé. Il y a des cousinages fortuits entre l'œuvre et le lieu : le gigantisme, le gracile, la porosité, la lumière et la complexité de l'architecture. Tous deux sont dédaléens mais paradoxalement clairs. L'intuition de ces natures proches laisse augurer une heureuse rencontre. Il y a bien sûr, au centre de tout, la question de l'acteur qui incarne Peer Gynt, qui

sort de l'adolescence au début de la pièce pour finir en vieillard. L'idée de prendre deux, voire trois acteurs d'âges différents m'a d'abord traversé l'esprit, sans me satisfaire complètement ; je savais le plaisir et la gageure que représentait la chance de jouer le rôle dans son intégralité ! Puis, je me suis dit qu'on avait peut-être tort de penser qu'il fallait forcément choisir un acteur jeune en escomptant qu'il soit suffisamment « solide » pour jouer les âges avancés du personnage. C'est en quelque sorte par un heureux détour que j'ai choisi Hervé Pierre. Un soir, je l'ai vu jouer un vieillard maugréant, dressant le point contre l'au-delà, dans *Vivant*, d'Annie Zadek, mis en scène par Pierre Meunier au Studio-Théâtre. Je me suis dit : « Mais bon dieu, c'est lui ! C'est le vieux Peer ! Ces colères, sa veulerie et ses prières tardives ! » C'était évident. Je jouais avec lui à ce moment dans *Partage de midi*, où il incarnait Amalric, un personnage au mitan de sa vie, faisant furieusement penser au Peer Gynt du quatrième acte, j'ai donc procédé à l'inverse. Au fond, je suis sûr qu'il n'y a besoin ni de rajeunir ni de vieillir outre mesure l'acteur jouant Peer Gynt, que la pièce se raconte aussi bien sans cela. J'aime l'idée que ce soit le « même bonhomme » tout le temps, et qu'au bout d'un moment, on se dise « Mais, c'est la vie ! On ne change pas, on ne se départit pas de soi-même ! » Hervé Pierre est un acteur à la hauteur de cette pièce, acteur-monde, acteur-fleuve. Il n'a aucun problème à jouer un



Suliane Brahim, Émilie Prevosteau.
© Brigitte Enguérand



Catherine Salviat, Floriane Bonanni, Florence Viala, Claude Mathieu, Éric Génovèse, Adeline d'Hermey, Cécile Morelle. © Brigitte Enguérand

Notes emmêlées de mise en scène et de scénographie

IL N'EST PAS SIMPLE de qualifier cette pièce : conte philosophique bien sûr, mais aussi fable initiatique, saga à l'islandaise encore, roman d'aventures, fresque sociale... C'est tout à la fois et même ce tout ne suffit pas à embrasser tous les possibles de l'œuvre. *Peer Gynt* fait partie de ces pièces qui résistent à toute réduction de temps ou de sens, où fourmillent toutes les formes et tous les genres et dont nous ne cesserons jamais d'interroger la substance.

Pièce-monstre, dit-on.

Pourtant l'histoire de ce jeune garçon crotteux et déclassé, en but aux sarcasmes de ses contemporains, qui se rêve prince et devine dans les nuages la promesse de sa destinée, qui enlève les Sabines des autres et tombe interdit devant une enfant pieuse, qui fuit sa Norvège natale pour échapper à ses actes, qui d'Afrique en Égypte fait fortune, faillite, se refait, dégoise son cynisme de parvenu, prophétise dans le désert, se fuit et, ruiné, revient sur les lieux de son enfance pour découvrir au crépuscule de sa vie qu'il avait sous les yeux ce qu'il cherchait depuis toujours – cette pièce donc, malgré ses circonvolutions et sa longueur, se révèle à chaque instant accessible et simple au spectateur. Sans doute nous reconnaissons-nous aisément dans cette parabole faite d'orgueil fou, de lâcheté, de revanche et de prières tardives. Je pense à cette définition

première du mot sympathie : *sun-pathos* : souffrir avec ; c'est l'immense qualité de cette pièce, parler de soi, de nous, si directement.

Si la tentation est grande d'illustrer cette fresque par de grands et beaux tableaux pittoresques (le nord et ses sombres bouleaux, le blanc désert africain brûlé de lumière, les intérieurs confinés et les étendues immenses), je crois plutôt qu'un théâtre plus nu – dans sa définition de voyage immobile et dans une simplification de ses moyens – peut raconter magnifiquement l'un des thèmes de la pièce, à savoir qu'il est vain de mettre de la distance entre soi et soi, que toute fuite n'est qu'un léger retard et que la recherche de soi-même est un voyage inévitable et obligé.

Pour appuyer ce propos, je rêve d'un dispositif de représentation bifrontal afin que le voyage de *Peer Gynt* se déroule non pas face mais au creux du public et que le spectateur tourné vers l'acteur embrasse en même temps, dans son champ de vision, cet autre lui-même le regardant aussi sur le gradin d'en face. Le décor serait une simple route. Une route-scène-plateau. Genèse, matrice et fin de monde. Une route : bête métaphore de la vie. Une route en déshérence où l'on traîne son dimanche en rêvant de campagnes glorieuses et de filles faciles. Une route commençant arbitrairement par un bout et finissant à l'autre par un

personnage qui peut s'avérer être « anti-pathique », voire répugnant. Ça l'amuse ! Demander à Catherine Samie de jouer Åse est devenu un rêve obsédant. Son retour au sein de la troupe, elle, qui pour nous est la mère universelle, était une évidence. À côté d'eux, j'ai au moins une vingtaine d'acteurs pour jouer les autres rôles ; ce n'est pas beaucoup au regard de l'ampleur de la pièce, mais, miracle de la Comédie-Française, le moindre troll, la moindre fille du désert est interprété par un grand comédien. J'aime l'idée que ce soient les mêmes acteurs qui reviennent, de figure en figure, qu'il s'agisse de Bakary Sangaré,

de Florence Viala ou de Serge Bagdassarian... Les personnages de *Peer Gynt* prennent alors une dimension maïeutique, violente, ils font rentrer *Peer Gynt* en lui-même, ou au contraire le font dégorger de lui-même. À aucun moment, je n'ai indiqué aux acteurs, et en particulier à Hervé Pierre, ce que j'ai pu faire moi-même quand j'ai joué *Peer Gynt*. Je suis dans un autre paysage. C'était la condition première pour moi pour arriver à monter la pièce.

**PROPOS RECUEILLIS
PAR LAURENT MUHLEISEN**



Suliane Brahim, Gilles David, Catherine Salvat, Émilie Prevosteau. © Brigitte Enguérand

dos-d'âne derrière lequel les acteurs pérégrins disparaîtraient plutôt qu'ils ne sortiraient, glisseraient sous l'horizon. De chaque côté, des gradins-coteaux, des gradins-collines seraient dans leurs premiers rangs parsemés d'herbe maigre pour que le spectateur se sente impliqué, inclus dans le dispositif à la manière de ces spectateurs du Tour de France, le cul dans l'herbe, qui réservent, plusieurs heures à l'avance et tout au long du trajet de l'étape, les places de choix.

Au centre, deux rails enfouis et mangés de rouille permettraient de faire venir (poussée, tirée), une draine mécanique apportant « ad libitum » les quelques éléments de décor et les accessoires nécessaires au jeu.

L'ensemble de ces éléments me permettra d'éviter le folklore régionaliste qui alourdit quelques fois la représentation

de cette pièce et de rêver un spectacle plus sombre et concentré. Plus mental aussi. Il ne faut évidemment pas refuser a priori de « faire spectacle », condition nécessaire à une pièce d'une longueur inhabituelle, mais grâce à cette draine et à la capacité d'invention et de mensonge de ce garçon désœuvré, je ferai venir sur cette route-plateau tous les bateaux, sphinx, tentes bédouines et forêts qu'il faudra.

Cette histoire, qui n'est ni exemplaire ni édifiante, qui n'est universelle que par son caractère humble et complexe, sera, je crois, plus belle encore si elle se déroule entre le seuil de la porte et le premier tournant, dans un carré de jardin.

ÉRIC RUF
octobre 2010

Peer Gynt au Grand Palais

De retour

« Vous voici de retour, figures fluctuantes¹ », ou plutôt personnages fabuleux qui habitez Peer Gynt – la pièce et son héros – depuis que je fréquente cette œuvre d'Ibsen, et que je les connais comme peut les connaître un traducteur qui s'est initié à la langue norvégienne – comme à celle d'Ibsen – comme aux vers d'Ibsen, car *Peer Gynt* est intégralement en vers rimés. Mais aussi comme spectateur l'ayant vu représenter déjà cinq ou six fois, depuis que je la traduis pour la mise en scène de Patrice Chéreau qui la monta en 1981.

Oui, voici que vous vous approchez de nouveau, personnages fabuleux, réels et rêvés, autour de ce personnage singulier, sorti du conte norvégien d'Asbjørnsen et entré dans l'histoire du théâtre. Singulièrement, depuis que, sinon son inventeur, du moins son immortel *promoteur* l'a tiré de son fjord pour lui faire faire le tour du monde et revenir par temps de tempête dans sa Norvège natale. Singulier en ce que, une fois s'être mis à raconter son histoire à dormir debout – en commençant par son Chant du Bouc – Ibsen a inventé de sommer son héros déficient, tout au long des cinq longs actes qu'il traverse en glissant, marchant, courant, suant, nageant, errant et se perdant, de répondre constamment à la question de savoir ce que peut bien signifier cette

formule saugrenue propre à la condition humaine : « Être soi-même » ! Bien malin à la fin, qui dira s'il le fut, l'était, l'est, l'aura été, l'eût été, le sera : lui-même ! – sinon qu'entre le Diable qu'il dupe, Dieu qui ne lui dit mot, et les figures de Jugement et de Mort qu'il affronte à son corps défendant, dans cette sorte de mystère médiéval qu'est la fin de son périple, c'est une femme qu'il retrouve par hasard ou par miracle, une femme qui l'aime et qu'il a toute sa vie délaissée, et en qui il s'absorbe et se dissout dans un amour improbable et définitif.

Car tout est à double entente dans cette éblouissante fantasmagorie ; aussi bien dans les apophtegmes du Roi des trolls (« Tout est double chez nous ») que dans la bouche d'ombre du Grand Courbe (« Fais le détour ! »), dans les énigmes du Sphinx que dans les mots d'amour des femmes de passage et dans les réponses des figures fatidiques qui le hantent à la fin (le Passager clandestin, le Maigre et le Fondateur de bouton), tout est-il équivoque et bifurcation.

Au Grand Palais

Mais voici qu'à ces formes chancelantes, ces figures fluctuantes, à ces personnages fabuleux, c'est aujourd'hui la Comédie-Française qui leur donne consistance – et, comme un fait exprès, elle profite de son exil provisoire pour transporter

1. Je reprends impunément ici le début de la « Dédicace » que Goethe met au début de ses deux *Faust* : « Vous voici donc à nouveau, formes vacillantes, / Qui apparûtes naguère à mes regards encore troubles. / Tenterai-je cette fois de vous saisir et de vous fixer ? » « *Ihr naht euch wieder, schwankende Gestalten...* ».

Peer Gynt dans un autre Palais que le sien, dans le Grand Palais de Paris :

« Palais sur palais qui s'élève !

Oh ! portail de lumière,

Arrête-toi, veux-tu... »

(Peer Gynt, Acte II, scène 4)

L'immense spirale qui enserme le « poème dramatique » d'Ibsen (c'est le nom que son auteur lui donne) depuis la Norvège jusqu'au Maroc (et même en Amérique et en Chine à en croire Peer Gynt qui peut-être se vante !), puis dans une oasis, en Égypte, enfin de retour en Norvège, Éric Ruf a décidé de la dérouler selon un long chemin rectiligne, quelque peu « montant, sablonneux, malaisé », échangeant donc pour le spectateur, selon qu'il est disposé d'un côté ou de l'autre de cette route, les sacro-saints côtés cour et jardin des théâtres ordinaires, entre la « butte » et la « lande » ; comme si le Grand Courbe (que les Norvégiens se représentent parfois comme un grand troll) offrait alors à Peer Gynt, son Œdipe interrogateur moderne, non plus le Détour perpétuel, mais un chemin indéfini, celui qu'on trouve parfois chez Beckett lorsque ceux qui se croisent sur la grand-route ne sont pas sûrs de se revoir jamais. Chemin de fer en outre, parcouru par des draisines semblables à ces wagonnets de mines dont, enfants, nous rêvions, et dont Andreï Tarkovski a hanté les couloirs

souterrains de son film *Stalker* (« Stalker », en anglais : « chasseur furtif et silencieux » !)

Pourtant, toutes les droites à l'infini se retrouvent bien en un point, ou en une droite à l'infini dans la géométrie projective².

Le nombre des acteurs qui jouent, dans cette pièce, ce très long rôle en rond qu'est Peer Gynt, varie ; de un à six, jusqu'à plus ample informé. (Six Peer Gynt à la Schaubühne, à Berlin, en 1971, dans une mise en scène de Peter Stein ; un seul chez Chéreau : Gérard Desarthe, en 1981). Faites-le jouer par autant d'acteurs que vous voulez, je préfère, question de goût, que ce soit par *un seul* (comme Hamlet), mais vous devinez qu'il faut à l'acteur qui doit incarner l'adolescence, la maturité et la vieillesse de ce merveilleux Conteur-de-soi-même, une résistance et une plasticité spéciales, à quoi aident bien entendu talent et virtuosité, mais bien plus encore la curiosité de l'enfance (ce qu'à mon sentiment Hervé Pierre rend fort bien). C'est sans préjugés que Peer aborde, affronte et traverse toutes les épreuves qui lui sont proposées : fête des noces, rencontres plutôt « cochonnes », Royaume des trolls, tractations financières et danseuses voilées, et les singes, et l'asile de fous, et le Grand Courbe et le Sphinx d'Égypte, et puis une tempête et un naufrage, l'énigme d'un oignon et

2. La longue chaussée imaginée par Éric Ruf représente bien une droite qu'on peut supposer aller à l'infini de chaque côté, mais la géométrie projective, sous-jacente à sa scénographie, commande que tous les chemins parallèles parcourus par Peer Gynt, donc différents les uns des autres, s'orientent malgré tout vers une même direction, qui est un *point à l'infini*, le point-Solvejg, si vous voulez. L'apparente spirale de la pérégrination de Peer se résout alors dans *l'ensemble* des points à l'infini, qui est une *droite à l'infini*, la droite-Solvejg, si vous voulez encore : « Fais le détour, a dit le Courbe ! Non, cette fois, *tout droit*. » CQFD.



Au premier plan : Claude Mathieu, Florence Viala, Adeline d'Hermey, Françoise Rivalland, Catherine Salvat, Suliane Brahim ; au deuxième plan : Vincent Leterme, Samuel Roger, Cécile Morelle, Serge Bagdassarian, Émilie Prevosteau, Floriane Bonanni, Michel Favory, Éric Génovèse, Nâzim Boudjenah ; au troisième plan : Hervé Legeay, Gilles David, Julien Romelard, Romain Dutheil, Hervé Pierre, Jérémy Lopez, Stéphane Varupenne. © Brigitte Enguérand

les fantômes de ses souvenirs, et, pour finir, des figures « démoniques » et de divines retrouvailles. Mais il substitue à l'angoisse princière d'un Hamlet une débrouillardise et une duplicité toutes populaires. Une sorte d'anti-Hamlet, qui ne vengerait personne. Il n'est pas plus sérieux que notre existence même, au fond si commune, même lorsqu'il se

croit un moment, comme beaucoup de petits garçons, Empereur du monde – comme cet Enfant-roi, auquel Héraclite compare le Temps ! Car il incarne tout et rien, lui-même et quelques autres, et tantôt ses trop-pleins, tantôt son vide foncier – « Ici ne gît personne » est l'épithète qu'il se donne – avec ses fantasmes et ses fantaisies, ses

fariboles et ses folies – en bref, sa Fable. *Peer Gynt* est en effet la pièce dont la Fable est une fable. Et sans doute cette fable eût-elle pu devenir un mythe, n'était que pour y parvenir, il faut sans doute passer dans d'autres œuvres que celle qui vous a fait naître. En un sens, c'est Ibsen qui fait du personnage du conte norvégien le mythe d'une seule fois. Hamlet et Don Quichotte sont devenus des mythes, repris ailleurs et autrement. *Peer Gynt*, moins connu, est resté « lui-même » !

Des mondes

J'avais imaginé au début, pour distinguer ces cinq actes qui conduisent *Peer Gynt* de détour en détour, qu'il traversait successivement un monde *folklorique* : la Norvège, le conte du bouc, la noce paysanne, l'enlèvement de la mariée ; un monde *fantastique* : les filles des pâturages, la fille du Roi des trolls, le royaume des trolls et la rencontre du Grand Courbe ; un monde assez purement *féminin* qui se polarise entre la mère et la femme aimée ; le monde réel, celui des *vicissitudes individuelles et sociales* (affaires douteuses, amours trompeuses, l'homme livré à ses instincts, à sa déraison et à la folie) ; enfin un monde *métaphysique* fait d'épreuves qui tiennent du miracle ou qui sont des énigmes : le naufrage, le sermon sur le jeune homme au doigt coupé, la vente aux enchères, l'oignon allégorique, l'assaut des souvenirs et des occasions manquées, les personnages fatidiques, la fin amoureuse et mystique : les retrouvailles de Solvejg et l'entrée dans un rêve éternel. Autrement dit, si on prend le point de

vue du thème « être soi-même », pour soi ou pour les autres, et des divisions qui l'articulent : 1. Contes et fanfaronnades (vérité et mensonges). 2. Apparitions et métamorphoses. 3. La femme et la mère. 4. Sociétés, désert, asile. 5. Vie et mort, liberté et destin, damnation et salut.

Que chacun cependant oublie ces caractérisations un peu arbitraires et se laisse porter sans plus y songer par ces aventures réelles et imaginaires, vécues ou jouées, comiques et tragiques, et par le génial auteur qui, plus ou moins exilé lui aussi, et heureux de l'être dans une Italie ensoleillée, loin de sa brumeuse Norvège (laquelle lui envoyait régulièrement des subsides), déplaçait impunément les limites du théâtre.

Ensuite, c'est le théâtre qui est venu à lui, tant il est vrai qu'un grand dramaturge est celui qui force le théâtre à admettre, dans l'espace et le temps d'une représentation, ce à quoi le théâtre semblait jusqu'à lui se dérober.

« *Peer Gynt*, d'ailleurs, était bien ce que j'ai écrit de plus fou », disait Ibsen.

Je ne doute pas cependant, au moment où je rêve, que les créatures ferventes, charmantes ou fascinantes que je vois répéter dans ce vaste grenier tout neuf, ne vous entraînent comme moi pour votre plus grande joie dans leur longue marche, leurs danses et leur verbe.

FRANÇOIS REGNAULT

Ibsen et Peer Gynt à la Comédie-Française

Trois pièces d'Ibsen au répertoire

Henrik Ibsen, l'un des auteurs les plus emblématiques du théâtre norvégien écrivit la plupart de ses pièces lors de son long exil, de 1864 à 1891, en Italie, en Allemagne, en Autriche... Très joué de son vivant (surtout en Allemagne, en Grande-Bretagne et en Scandinavie de 1891 à sa mort), son théâtre est révélé en France, dès 1890 et dans les traductions – les seules autorisées – du comte Prozor, par André Antoine et Lugné-Poe au Théâtre Libre, au Théâtre du Vaudeville et au Théâtre de l'Œuvre. Leur persévérance à initier le public français au théâtre scandinave sera relayée par Copeau et les Pitoëff. En 1921, seulement quinze ans après sa mort, Ibsen est le premier dramaturge scandinave à entrer avec éclat au répertoire de la Comédie-Française. Son talent étant conforté par de précédents succès et l'administrateur Émile Fabre admirant lui-même l'auteur, *Un ennemi du peuple* est joué Salle Richelieu où s'est dissipée l'atmosphère brumeuse des mises en scènes ibsénienne de Lugné-Poe au Théâtre de l'Œuvre. Lugné-Poe conseille, quatre ans plus tard, la mise en scène réaliste par Charles Granval d'*Hedda Gabler*, la « Bovary » du

nord (Edmond Sée) programmée par Fabre. D'une inspiration scandinave « si contraire à nos traditions », la pièce est portée au répertoire, selon certains critiques¹, par le « raz de marée » du féminisme. Hedda Gabler est incarnée en 1925 par Marie-Thérèse Piérat, appréciée pour l'humanité qu'elle confère à l'héroïne, puis, dix ans plus tard, par Mary Marquet qui en offre une vision plus cérébrale. Malgré des réserves persistantes, le public adhère davantage à l'œuvre lors de cette reprise en 1936, avec une nouvelle distribution et de nouveaux décors. Pour ce rôle si convoité des comédiennes, Clotilde de Bayser est choisie en 2002 par Jean-Pierre Miquel² (administrateur de 1993 à 2001) pour la « modernité féministe » qu'elle apporte à Hedda Gabler³. Sans cette comédienne, qui fut la Célimène de son *Misanthrope*⁴, il n'aurait pas envisagé une nouvelle présentation d'*Hedda Gabler* qu'il avait montée avec Anne Alvaro dans le rôle-titre à l'Odéon en 1982.

Familier d'*Hedda Gabler*⁵, Alain Françon met en scène *Le Canard sauvage*, pièce d'Ibsen la plus aboutie selon lui. La pièce proposée au comité de lecture en 1930 et 1940, entre enfin au répertoire en

1. Hugues Le Roux (*Le Petit Marseillais*, 27/03/1925)

2. Au Théâtre du Vieux-Colombier.

3. *Le Figaro* (22/03/2002), *Le Quotidien du médecin* (03/04/2002).

4. Mise en scène de Jean-Pierre Miquel au Théâtre du Vieux-Colombier (2000).

5. Bonlieu (Annecy, 1986) ; seconde version au Théâtre du Huitième (Lyon, 1990).



1993 avec, pour le metteur en scène et le traducteur Terje Sinding, la volonté d'éviter deux écueils : « le pastiche du style des auteurs français de l'époque et la modernisation à outrance » (Sinding). *Le Canard sauvage* avait été auparavant entendu sur les ondes (1975), comme *Hedda Gabler* (1980) lors de lectures radiophoniques par les Comédiens-Français. D'autres textes d'Ibsen ont pu être appréciés sans avoir encore été joués à la Salle Richelieu : *Le Petit Eyolf* (récité en 1991 à la BnF), *Empereur et Galiléen* (lecture radiophonique en 2000), *Une maison de poupée* (un extrait dans *Grief[s]*), montage⁶ mis en scène au Studio-Théâtre en 2006) et *Peer Gynt*.

Ibsen au sujet de *Peer Gynt* : « Je n'ai jamais rien écrit d'aussi fou. »

Pendant son exil à Rome, Ibsen écrit, en 1867, le « poème dramatique » *Peer Gynt*. Monumental dans sa forme, il ne le destinait ni à être représenté ni, par sa complexe versification, à être traduit. Pour ce sujet des plus antimusicaux, selon Edvard Grieg, Ibsen demande en 1874 au compositeur réticent une musique de scène en lui précisant les motifs et la manière de les intégrer. La représentation avec musique à Oslo le 24 février 1876 est pourtant une réussite, Grieg en tirera deux suites pour orchestre et remaniera l'orchestration en 1885. En 1880, une première traduction de la pièce supposée injouable et intraduisible

est publiée en allemand et, dix ans plus tard, en anglais, français et russe. Certes, lorsqu'elle est créée en France en 1896 par Lugné-Poe au Théâtre de l'Œuvre, elle n'est pas jouée dans son intégralité. « Mutilée », selon George Bernard Shaw⁷, tant par la traduction de Prozor que par la version scénique de Lugné-Poe – cependant longue de quatre heures –, le critique admet qu'un « raccourcissement considérable de la pièce était inévitable », habitude que Grieg aurait souhaité limiter.

Peer Gynt, avec l'orchestration de Grieg, est joué pour la première fois à la Comédie-Française en juillet 1945, hors répertoire, et en anglais⁸ par la compagnie londonienne The Old Vic Theatre Company⁹ dans le cadre d'un échange et d'une tournée officielle en Angleterre et en Écosse organisée par Pierre Dux. Outre *Peer Gynt* avec Ralph Richardson dans le rôle-titre, la troupe anglaise présenta *Richard III* de Shakespeare et *Arms and the men* de George Bernard Shaw tandis que les Comédiens-Français jouaient *Phèdre*, *Tartuffe* et *Ruy Blas*. Le bombardement du théâtre de Londres empêcha la concrétisation de cet échange et les représentations furent transférées au New Theatre de St Martin's Lane.

Cinquante ans plus tard, en 1995 à l'Opéra Bastille, *Peer Gynt* fit l'objet d'un concert-lecture réalisé par Michel Favory. Quatre comédiens¹⁰ narraient l'action et

6. Autres extraits : Strindberg (*La Plus Forte*) et Bergman (*Meilleures intentions*). Mise en scène d'Anne Kessler.

7. *Peer Gynt* à Paris (novembre 1896).

8. Version anglaise de Norman Ginsbury et mise en scène de Tyrone Guthrie.

9. Dirigée par Laurence Olivier, Ralph Richardson et John Burrell.

10. Michel Favory (le Narrateur), Nathalie Nerval (Åse), Cécile Brune (Anitra), Malik Faraoun (Peer Gynt).



Serge Bagdassarian, Florence Viala. © Brigitte Enguérand

jouaient les scènes sur ou autour desquelles Grieg composa sa musique. À partir du travail musicologique de Runne J. Andersen incluant les révisions successives du compositeur, l'orchestre fait entendre une version conforme aux intentions de Grieg et dans son intégralité, soit vingt-six interludes orchestraux. Éric Ruf qui joua sous la direction de Patrice Chéreau¹¹, metteur en scène d'un *Peer Gynt* (au TNP en 1981) très remarqué, s'attelle à son tour à cette pièce en reprenant – mais partiellement – la traduction de François Regnault et en la dépouillant de la partition lyrique de Grieg¹². L'une des premières velléités à dissocier le texte de la musique origi-

nale avait provoqué, en 1947 à Oslo, indignation et scandale, réaction attisée par une nouvelle traduction en néo-norvégien. Le sacrilège du metteur en scène Hans Jacob et la composition musicale de Harald Sæverud furent cependant acceptés et applaudis dès la première. Cette année à la Comédie-Française, *Peer Gynt* jouit à nouveau d'une présentation originale et inédite dans le Salon d'Honneur du Grand Palais. Après *La Trilogie de la villégiature* au Théâtre éphémère, les représentations de *Peer Gynt* peuvent aussi s'affranchir des contraintes horaires propres à l'alternance dans la Salle Richelieu. Les réfections de la salle entre 1974 et 1976, en 1987 et en 1994 furent autant d'occasions pour la troupe de jouer dans d'autres salles, parfois éphémères : le chapiteau des Tuileries, le Théâtre Marigny, le chapiteau des Tréteaux de France, le Palais des congrès, le Théâtre Mogador, le Théâtre de la Porte Saint-Martin... et aujourd'hui, le Salon d'Honneur du Grand Palais pour *Peer Gynt*, admiré de Jean Cocteau dont *La Voix humaine* est jouée concomitamment au Studio-Théâtre¹³ : « L'admirable d'Ibsen, c'est la force avec laquelle il brave l'hôte inconnu. Il lui oppose la sagesse du psychologue et les pointes de la satire. *Peer Gynt* résume ce travail d'alchimiste¹⁴ [...] »

FLORENCE THOMAS

archiviste-documentaliste à la Comédie-Française

L'équipe artistique

Christian Lacroix, costumes – Né à Arles dans le quartier de Trinquetaille, Christian Lacroix vit et travaille entre Paris et Arles. Après des études de lettres classiques et d'histoire de l'art, il ne s'imagine ni peintre, ni professeur, ni conservateur des musées. Il se dirige donc vers la mode et le costume, d'abord chez Hermès, puis chez Guy Paulin, à Paris, en Italie et au Japon, avant de prendre la direction artistique de la maison Jean Patou de 1982 à 1987, date à laquelle Bernard Arnault lui permet de créer sa propre maison de couture. Depuis les années 1980, il a signé les maquettes des costumes de nombreuses productions de théâtre, d'opéra ou de ballet, à l'Opéra Garnier, à la Monnaie de Bruxelles, au Metropolitan de New York, au Festival d'Aix-en-Provence, à l'Opéra-Comique, à l'Opéra de Vienne ou à Berlin, ainsi qu'à la Comédie-Française. Il a notamment reçu le Molière du créateur de costumes, en 2007, pour *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand, mis en scène par Denis Podalydès. Depuis 2000, il développe également une activité de designer plus industriel (TGV, hôtels, cinémas Gaumont) et de scénographe de son propre travail (Centre national du costume de scène à Moulins en 2006, musée de la Mode et musée des Arts-Décoratifs en 2007, musée Réattu et Rencontres d'Arles en 2008), devenue prépondérante depuis la fin de ses activités de couturier en 2009.

Stéphanie Daniel, lumières – Diplômée de l'École du Théâtre national de Strasbourg en 1989, Stéphanie Daniel se consacre à la conception lumière de spectacles vivants et s'intéresse à la muséographie. Depuis 1990, elle travaille dans le domaine théâtral notamment pour les mises en scène de Denis Podalydès, Stanislas Nordey, Catherine Anne, Philippe Delaigue, Jean Dautremay, Martine Wijckaert, Anne-Laure Liégeois, Blandine Savetier ou Thierry Roisin... Elle obtient, en 2007, le Molière du créateur lumière pour *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand, mis en scène par Denis Podalydès. Dans le domaine lyrique, elle réalise des éclairages au Grand Théâtre de Genève, à l'Opéra de Lyon, au Festival d'Aix-en-Provence, à l'Opéra-Comique, à l'Opéra de Marseille, pour l'Opéra junior de Montpellier, et dernièrement, au Théâtre des Champs-Élysées, pour *Don Pasquale* de Donizetti mis en scène par Denis Podalydès ainsi que pour *La Didone* de Francesco Cavalli mis en scène par Clément Hervieu-Léger. Elle conçoit également des lumières pour des expositions, notamment au musée d'Orsay et au musée du Louvre. Elle est en charge des éclairages scénographiques des travaux de rénovation de l'hôtel Biron (musée Rodin), du futur musée des Beaux-Arts de Pont-Aven et du futur musée de l'Histoire de la France en Algérie à Montpellier.

Vincent Leterme, musique originale – Premier prix de piano et de musique de chambre au Conservatoire de Paris, Vincent Leterme consacre une grande partie de ses activités de concertiste à la musique de son temps (nombreuses créations et collaborations avec des compositeurs comme Georges Aperghis, Vincent Bouchot, Jean-Luc Hervé, Alexandros Markeas, Martin Matalon, Gérard Pesson) et est le partenaire régulier de chanteurs comme Sophie Fournier, Chantal Galiana, Vincent Le Texier, Donatienne Michel Dansac, Lionel Peintre... Également professeur au département voix du CNSAD aux côtés d'Alain Zaepffel, il prend part à de nombreux spectacles avec des metteurs en scène comme Peter Brook, Georges Aperghis, Mireille Larroche, Frédéric Fisbach, Benoît Giros, Julie Brochen. Pour cette dernière, il a été directeur musical et arrangeur pour *La Périchole* d'Offenbach au

11. *Phèdre* en 2003.

12. Musique de Vincent Leterme.

13. Mise en scène Marc Paquien.

14. *À cheval sur le réel et sur le rêve*, 9 octobre 1960.



Michel Favory, Éric Génovèse, Nâzim Boudjenah, Stéphane Varupenne. © Brigitte Enguérand

Festival d'Aix-en-Provence, ou encore pour *La Cagnotte* de Labiche au Théâtre national de Strasbourg.

À la Comédie-Française, il a écrit les chansons de *Vie du grand dom Quichotte et du gros Sancho Pança* de da Silva, mis en scène par Émilie Valantin et Éric Ruf. Il signe également la musique des *Joyeuses Commères de Windsor* de Shakespeare, mises en scène par Andrés Lima et du *Loup* de Marcel Aymé, mis en scène par Véronique Vella.

Jean-Luc Ristord, réalisation sonore – Régisseur son, Jean-Luc Ristord a travaillé à l'Opéra de Paris, à la Salle Favart et au Festival d'Asilah au Maroc, avant d'être engagé à la Comédie-Française en 1994. Il a conçu des environnements sonores pour l'agence NezHaut, le scénographe Jean-Christophe Choblet et le plasticien Bernard Roué.

Au théâtre, il a travaillé notamment avec Jean-Pierre Miquel, Muriel Mayette, Christophe Lidon, Jean Dautremay, Vincent Boussard, Matthias Langhoff, Roger Planchon, Jacques Rosner, Daniel Mesguich, Jean-Louis Benoit, Thierry Hancisse.

À la Comédie-Française, il a travaillé notamment avec Émilie Valantin et Éric Ruf pour *Vie du grand dom Quichotte et du gros Sancho Pança* de da Silva à la Salle Richelieu, Véronique Vella pour *Le Loup* de Marcel Aymé au Studio-Théâtre, Clément Hervieu-Léger pour *La Critique de l'école des femmes* de Molière au Studio-Théâtre, et cette saison avec Jacques Lassalle pour *L'École des femmes* de Molière à la Salle Richelieu.



Réunion
des Musées Nationaux
Grand Palais

**RÉOUVERTURE
DU SALON D'HONNEUR**
RESTAURÉ À L'OCCASION
DES REPRÉSENTATIONS
DE *PEER GYNT* AU GRAND PALAIS



TEMPS FORT DE LA SAISON 2011/2012 DU GRAND PALAIS, LES REPRÉSENTATIONS DE *PEER GYNT* PAR LA COMÉDIE-FRANÇAISE SE TIENNENT DANS UN ESPACE RESTAURÉ : LE SALON D'HONNEUR.

Magnifique espace de 1200 m² surmonté d'une verrière et situé au cœur du monument, le Salon d'Honneur a été conçu par l'architecte Albert Louvet. Il communique avec la Nef, via l'ouverture d'une porte monumentale de 9 mètres de haut, et les Galeries nationales, grâce à l'ouverture d'un nouvel accès.

Peu de personnes connaissent ce superbe volume au centre du Grand Palais. Il fut pourtant, au fil des ans depuis l'édification du monument en 1900, un lieu de réception et d'expositions, puis transformé en salles de fêtes, ou, plus surprenant, en hôpital militaire pendant la guerre, avant de devenir un espace cloisonné et entresolé.

Les travaux de restauration engagés depuis 2010, sous la conduite de l'architecte en chef Alain-Charles Perrot, ont permis de restituer le volume originel afin d'en mieux percevoir la majesté initiale, et de restaurer le décor pour

retrouver la splendeur du lieu : restauration du plafond verrier, valorisation des moulures, nouveau sol en parquet et l'ouverture de la porte monumentale. La réouverture de ce passage, 6 ans après avoir été muré, permet au public du Grand Palais de renouer avec le plaisir de découvrir ce lieu unique.

Après l'ouverture de la Galerie sud-est à l'automne 2011, le Salon d'Honneur est le nouvel espace du Grand Palais. Il est destiné à accueillir des événements, expositions et défilés de mode. Avec le Salon d'Honneur, le Grand Palais propose au public la redécouverte d'un lieu d'exception, au service d'une programmation toujours plus riche et innovante.

LA RESTAURATION DE LA VERRIÈRE DU SALON D'HONNEUR A ÉTÉ RÉALISÉE GRÂCE AU SOUTIEN DE MÉTROPOLE GESTION





Au premier plan : Julien Romelard, Romain Duthéil, Éric Génovèse, Jérémy Lopez, Samuel Roger ; au deuxième plan : Vincent Leterme, Hervé Legeay, Bakary Sangaré, Stéphane Varupenne. © Brigitte Enguérand

Directrice de la publication **Muriel Mayette** Secrétaire général **Patrick Belaubre**
Coordination éditoriale **Pascale Pont-Amblard** Photographies de répétition **Brigitte Enguérand**
Conception graphique **Jérôme Le Scanff** © Comédie-Française Réalisation du programme
L'avant-scène théâtre Impression Imprimerie des Deux-Ponts - Eybens, mai 2012